

## EXPEAUSITION'S\*<sup>1</sup>

### **La pensée du corps ou la passion d'une «peau d'écriture» chez Jean-Luc Nancy**

FERNANDA BERNARDO<sup>2</sup>

**Sumário:** *Expeausition's* tenta salientar a *singularidade* do pensamento do corpo de Jean-Luc Nancy entre as ideologias e as filosofias do corpo ou do dito «corpo próprio», tentando dar conta da *contra-assinatura* nancyana da herança ocidental do «*hoc est enim corpus meum*» e do Princípio de (des)Razão que magnetiza o registo sacrificial desta herança – *expeausition's* é, no fundo, uma aproximação a dois tempos do «*hoc est enim corpus meum*» [isto é o meu corpo] *Nancy-assinado*: num primeiro tempo, salienta-se que, para Nancy, *pensar* é (já) sempre *pensar/pesar/tocar/ex-crever* o corpo a corpo perdido; num segundo tempo dá-se conta da «*ex-pelecisão*» propriamente dita do corpo segundo Nancy na sua condição de «ser-exposto do ser» contra as filosofias e as «ideologias do “corpo” mais robustas, quer dizer, mais grosseiras (género “pensamento musculado”, ou “pensamento sagrado-

---

\* Jouant sur l'homophonie (ex-po-sition/ex-peau-sition), «*Expeausition*» est «un» mot [plus d'un, en vérité!] de l'*idiome* philosophique de Jean-Luc Nancy (in *Corpus*, Métailié, Paris, 1992, p. 31- 34) et un exemple de la manière dont Nancy *touche à la langue* en la faisant «*dar à lingua*» [«donner à la langue»]. Un exemple qui donne également à résonner la condition *quasi*-hyper-transcendantale-ontologique qui dicte et aimante sa pensée (du sens/sang) corps: l'*ex-peau-sition* est la signature nancyenne du corps: «Corps exposé: ce n'est pas la mise en vue de ce qui, tout d'abord, eût été caché, renfermé. Ici, l'exposition est l'être même, et cela se dit: l'exister. Expeausition: signature à même la peau, comme la peau de l'être. L'existence en son propre tatouage.», J-L Nancy, *Le sens du monde*, p. 98.

<sup>1</sup> Texto para uma sessão do Seminário *Une Ontologie des Corps (à fleur de peau) - Autour de Jean-Luc Nancy* [s/d Pierre-Philippe Jandin] in Collège International de Philosophie, Paris – 9 de Janeiro de 2013], cujo dizer em grande parte se substantivou e como que se justificou pela posterior inserção de notas de rodapé.

<sup>2</sup> Professora de Filosofia Contemporânea na Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra (trabalhando privilegiadamente nas áreas da *Meta-ética* (E. Levinas) e da *Desconstrução* (J. Derrida e Jean-Luc Nancy)) e tradutora de M. Blanchot, E. Levinas, J. Derrida e J-L. Nancy: [fernandabern@gmail.com](mailto:fernandabern@gmail.com)

-coração”», no dizer de Nancy «o fascismo vitalo-espiritualista – sem dúvida com o seu real e secreto horror dos corpos).»

**Palavras-Chave:** Jean-Luc Nancy, pensar, pesar, tocar, *ex-critura*, *ex-pelecisão*, corpo.

**Résumé:** *Expeausition's* essaie de relever la singularité de la pensée du corps de Jean-Luc Nancy parmi les idéologies et les philosophies du «corps» ou dudit «corps propre», en essayant de remarquer par là la *contre-signature* nancienne de l'héritage occidental du «*hoc est enim corpus meum*» et du Principe de (dé)Raison qui aime le registre sacrificiel d'un tel héritage – *expeausition's* n'est finalement que l'approche à deux temps du «*hoc est enim corpus meum*» [*«ceci est mon corps»*] *signé-Nancy*: dans le premier temps, on remarque que, chez Nancy, *penser*, c'est toujours (déjà) *penser/peser/toucher/ex-crire* le corps à corps-perdu; dans le deuxième moment, contre les philosophies et les «idéologies du «corps» les plus robustes, c'est-à-dire les plus grossières (le genre «pensée musclée», ou «pensée sacré-cœur», dans le dire de Nancy «le fascisme vitalo-spiritualiste – avec, sans doute, sa réelle et secrète horreur des corps»», on expose «l'*ex-peausition*» même du corps chez Nancy dans sa condition de «l'être-exposé de l'être».

**Mots Clés:** Jean-Luc Nancy, pensée, pesé, toucher, *ex-criture*, *ex-peausition*, corps.

### § 1. Penser/Toucher/Écrire «le» corps ou la passion nancienne d'une peau d'écriture – *ceci est corpus ego*

«Le temps vient en effet d'écrire et de penser ce corps»

Jean-Luc Nancy<sup>3</sup>

«La nudité de l'écriture est la nudité de l'existence.»

Jean-Luc Nancy<sup>4</sup>

«Le corps est un lieu. Je suis partout où est mon corps.

Mon corps est dans mes écrits. Une écriture, une pensée, c'est un corps. [...] Le corps est un dehors.»

Jean-Luc Nancy<sup>5</sup>

<sup>3</sup> Jean-Luc Nancy, *Corpus*, Éditions Métailié, Paris, 1992, p. 14 – désormais: *Corpus*.

<sup>4</sup> Jean-Luc Nancy, *Une Pensée Finie*, Galilée, Paris, 1990, p. 63 – désormais: *Une Pensée Finie*.

<sup>5</sup> Jean-Luc Nancy in entretien avec Juliette Cerf (le 14/17/2012) «Jean-Luc Nancy – penseur du corps, des sens et des arts» in *Télérama* n° 3261.

**«Toucher à soi, être touché à même soi, hors de soi,  
sans rien qui s'approprie.  
C'est l'écriture, et l'amour, et le sens»**

Jean-Luc Nancy<sup>6</sup>

«Le *corps*: voilà comment nous l'avons inventé. Qui d'autre au monde le connaît?»<sup>7</sup>

«Le *corps*: voilà comment nous l'avons inventé», c'est ici, pour (ne pas) commencer, pour déjà commencer à ne pas commencer une citation de *Corpus* (1992) de Jean-Luc Nancy, le livre que Jacques Derrida tient par le «*Peri Psychês* de notre temps»<sup>8</sup> et qui, tout en mettant en place et en jeu une pensée inouïe post- et non aristotélécienne du toucher<sup>9</sup> [qui nous rappelle à son intouchabilité, à l'intouchabilité du toucher, nous enjoignant par là à l'impossible, à l'impossible du sens ou à l'impossible à même le sens], met du coup aussitôt en scène et en œuvre une pensée et une écriture ou (dans le lexique de l'idiome philosophique de Nancy) une *ex-criture*<sup>10</sup> du corps<sup>11</sup>, du corps pensant de la pensée ou dudit «corps propre»<sup>12</sup> dans «l'éloignement infini qui [pourtant *chaque fois*] le fait *nôtre*»<sup>13</sup>, le fait «nous», et donc dans la pulsion, la pulsation ou la passion, non moins originaire et in-finie, de son *ex-position/ex-peausition* et de son *ex-appropriation*: une *ex-appropriation* d'origine qui, remarquons-le aussi, tout en étant ce que Jean-Luc Nancy

<sup>6</sup> Jean-Luc Nancy, *Une Pensée Finie*, p. 293.

<sup>7</sup> Jean-Luc Nancy, *Corpus*, p. 8.

<sup>8</sup> Jacques Derrida, *Le Toucher*, Jean-Luc Nancy, Galilée, Paris, 2000, p. 79 – désormais: *Le Toucher*.

<sup>9</sup> «le toucher est le sens en tant que seuil, [...] Le toucher est le clair/obscur de tous les sens, et du sens, absolument.», J.-L. Nancy, *Le Sens du Monde*, Galilée, Paris, 1993, 132.

<sup>10</sup> Pour le mot «excrit» ou «excription» chez Nancy, cf. «L'excrit» in *Une pensée finie*, p. 55-64: «ce renversement du sens à l'obscurité de sa source d'écriture, je le dis l'*excrit*.», *op. cit.*, p. 55. Et à la page 208: «L'«excription» signifie que le nom de la chose, en s'inscrivant, inscrit sa propriété de nom *hors* de lui-même, dans un dehors que seul il montre, mais où, le montrant, il montre *cette* propre extériorité à soi qui fait sa propriété de nom.»

<sup>11</sup> «L'*excription* de notre corps, voilà par où il faut d'abord passer. Son inscription-dehors, sa mise *hors-texte* comme le plus *propre* mouvement de son texte: le texte *même* abandonné, laissé sur sa limite.», Jean-Luc Nancy, *Corpus*, p. 14.

<sup>12</sup> Et dudit «corps propre», parce que, tel que Nancy le dit, «[...] il n'y a pas de «corps propre», c'est une reconstruction.», *ibid*, p. 28: «il n'y a pas «le» corps, il n'y a pas «le» toucher, il n'y a pas «la» *res extensa*. Il y a qu'il y a: création du monde, *techné* des corps, pesée sans limites du sens, *corpus* topographique, géographique, géographie des ectopies multipliées – et pas d'u-topie.», *ibid*, p. 104.

<sup>13</sup> *Ibid*.

avoue<sup>14</sup> philosophiquement l'intéresser, présuppose et implique aussitôt la prise en compte de la *techné* ou de ce qu'il nomme l'*écotechnie* du corps<sup>15</sup>, c'est-à-dire la supplémentarité ou la *survivance* technique du corps dès le seuil de sa venue à soi et/ou au monde, de la sorte ainsi singulièrement et originairement prothétisé, greffé, hétéro-affecté, bref *ex-posé/ex-peusé* et *ex-approprié* bien malgré lui depuis sa naissance – l'*écotechnie* faisant, je le remarque de la remarque même de Jacques Derrida<sup>16</sup> dans *Le Toucher*, Jean-Luc Nancy (2000), la singularité et la juste intempestivité de la pensée du corps de Nancy (de même que de sa pensée de la nature<sup>17</sup>) parmi les pensées et les philosophies modernes du corps ou dudit «corps propre».

Et peut-être devrais-je aussitôt ajouter et préciser que, non seulement cette œuvre de 1992, que je viens de citer en guise d'*incipit* – *Corpus* –, se trouve être, et manifestement non sans compulsion et acharnement<sup>18</sup>, ni sans

<sup>14</sup> Lors d'un «Dialogue entre Jacques Derrida, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy», le 9 juin 2004, au Département de Philosophie de l'Université Marc Bloch, Jean-Luc Nancy avouait que «la appropriation» dans «l'exappropriation» même était au fond tout ce qui l'importait: «[...] dans l'"exappropriation", j'ai souvent, le plus souvent, l'impression qu'on y entend uniquement accentué le *ex*-; comme si c'était un doublet, de "expropriation". Mais puisque tu [Jacques Derrida] as fabriqué le mot "exappropriation", c'est bien que ce n'est pas seulement à l' *expropriation* que tu penses, mais aussi à la *propriation*. [...] C'est au fond tout ce qui m'importe.», Jean-Luc Nancy, *op. cit.* in *Rue Descartes*, 52, PUF, Paris, 2004, p. 93.

<sup>15</sup> « "La «création» est la *techné* des corps. Notre monde crée le grand nombre des corps, il se crée en tant que monde des corps [...] Notre monde est le monde de la "technique", le monde dont le cosmos, la nature, les dieux, le système complet dans sa jointure intime s'expose comme "technique": monde d'une *écotechnie*.», Jean-Luc Nancy, «Techné des corps» in *Corpus*, p. 77-81.

Voir aussi «Note sur le terme "biopolitique"» in *La Création du Monde ou la Mondialisation* (Galilée, Paris, 2002, p. 137-143.)

<sup>16</sup> Cf. J. Derrida, *Le Toucher*, p. 70, 250-252, 292.

<sup>17</sup> «[...] toute la "philosophie de la nature" est à refaire, si la "nature" doit être pensée comme l'exposition des corps», J.-L. Nancy, *Corpus*, p. 34. Remarquant l'indissociabilité de la technique dans la constitution du corps et dans la recreation de la nature, Nancy écrit dans *L'Intrus* (Galilée, Paris, 2000, p. 44): «L'homme recommence à passer infiniment l'homme [...] Il devient ce qu'il est: le plus terrifiant et troublant technicien, comme Sophocle l'a désigné depuis plusieurs siècles, celui qui dénature et refait la nature, qui recrée la création, qui la ressort de rien et qui, peut-être, la reconduit à rien.»

<sup>18</sup> Cet acharnement – qui essaye de toucher le *poids* du corps, le poids qu'est le corps – se révèle notamment dans la série ouverte de termes par lesquels Nancy essaie d'écrire le «corpus du tact: effleurer, frôler, presser, enfoncer, serrer, lisser, gratter, froter, caresser, palper, tâter, pétrir, masser, enlacer, éteindre, frapper, pincer, mordre, sucer, mouiller, tenir, lâcher, lécher, branler, regarder, écouter, flairer, goûter, éviter, baisser, bercer, balancer, porter, peser...», *ibid.*, p. 83.

ironie ni angoisse ni joie<sup>19</sup> de la part de Nancy, toute aimantée par une hantise du corps, du «*se-sentir*» ou «*se-toucher-corps*», du comment bien *penser* ou bien *toucher* au corps, mais qu'en vérité cette même hantise (celle de penser = de peser = de toucher = d'*ex-cire* «le» corps à «corps perdu», singulièrement et autrement perdu) fraye et traverse tout le *corpus-opus* nancien, puisque chez lui *penser*, c'est toujours *penser* «le» corps<sup>20</sup>, et, penser *ou* peser *ou* toucher *au* corps, *le* corps, ou plutôt *se-toucher-corps*, cela «arrive tout le temps dans l'écriture»<sup>21</sup>, par l'écriture, qui pourtant jamais n'écrit *sur* «le» corps ou *du* corps, de la corporéité, des sensations, des images, des aperceptions, des représentations ou des signes du corps, tel que Nancy le souligne dans *Corpus*<sup>22</sup>, mais à même *le* corps, mais *au* corps<sup>23</sup> et *le* corps même: «le» corps, «le» corps perdu, singulièrement perdu ou en perdition étant la passion même de l'écriture qui, par essence ou par condition, ne peut que le perdre dès qu'elle le touche et l'écrit/l'*ex-crit*.

«L'écriture» (dont Jean-Luc Nancy rappelle – toujours encore dans *Corpus* – qu'elle est un mot terriblement trompeur, puisqu'elle n'est surtout pas (chez lui) la monstration, la démonstration, la représentation, la figure ou l'archive d'une *signification*) [«l'écriture» donc, disais-je] n'étant jamais chez Jean-Luc Nancy qu'«un geste pour *toucher* au *sens*»<sup>24</sup>/sang, pour le laisser venir, un geste pour, plus précisément, *chaque fois* «se sentir» ou «se toucher» en touchant par *là* au rapport entre le sens et le sang<sup>25</sup> [Nancy jouant sur l'homophonie «sens»/«sang», «sans» et «l'infini du '100'»], c'est-à-dire *depuis* la limite à la limite même<sup>26</sup>, à la provocation et au défi de la limite même, là où l'écriture a son lieu: un *geste d'adresse*<sup>27</sup>, d'*envoi* ou de *renvoi*, qui *s'adresse* toujours déjà (nécessairement) *depuis* un corps *au* corps, tel que Nancy le remarque, *depuis* le corps que le penseur-écrivain-philosophe n'est pas, et n'a pas non plus à soi, à son *propre* corps ou à celui d'un(e) tout(e) autre, à «l'incorporel intouchable» de son propre corps ou d'un autre corps

<sup>19</sup> Cf. *ibid.*, p. 49.

<sup>20</sup> «*Qu'appelle-t-on penser* [question heideggerienne par excellence], si *penser c'est penser le corps?*», *ibid.*, p. 18.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>23</sup> «Écrivez aux corps (que fait d'autre l'écrivain?)», *ibid.*, p. 20.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>25</sup> «Les ouvertures du sang sont identiquement celles du sens. *Hoc est enim*: ici a lieu l'identité même du monde, l'identité absolue de ce qui ne fait pas corps-de-sens, de ce qui s'étale comme le corpus «sang»/«sens»/«sans»/«100» (= l'in-fini du *corpus*).», *ibid.*, p. 92.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 18-19.

<sup>27</sup> «Écrire s'adresse ainsi. Écrire est la pensée adressée, envoyé au corps, c'est-à-dire à ce qui l'écarte, à ce qui l'étrange.», *ibid.*, p. 19.

singulier, comme à l'étranger le plus étranger ou comme au dehors absolu<sup>28</sup>, le plus *ab-solu* au sens de détaché et de posé-à-part à *part soi* – façon [de ma part] de suggérer également d'entrée de jeu que, chez Nancy, ce n'est pas non plus «le» corps d'un(e) tel(le), de quelqu'un, d'un «sujet», d'un homme, d'un «autos» ou d'un «ego» (constitué ou egocratique) qui pense, qui *se* touche en pensant ou en *se* pensant, *c'est plutôt* (et plus tôt aussi, car il y va justement du temps, de la venue *espaçante* ou *spacieuse* du temps, de son espacement) *le corps même d'un vivant*, voire d'un *sur-vivant* ou d'un *mortel* (cela revient au même chez Nancy<sup>29</sup> en décelant par là sa contre-signature du *Sein-zum-Tode* de Heidegger: pour Nancy l'existence n'est pas «pour» la mort, comme Heidegger le postule, tout autrement, «la mort», «l'espacement mortel du corps» étant plutôt le corps même de l'existence<sup>30</sup> *ex-crite*), chez Nancy c'est plutôt le corps même d'un vivant ou d'un survivant, disais-je, *qui pense*, qui *déjà* pense et *se* pense ou *se* touche *en autre* ou en *dehors absolu*<sup>31</sup>, absolument tout proche pourtant (*Unheimlich*, dirait-on), venant ainsi (*ainsi*, c'est-à-dire à corps perdu) in-finiment à soi et/ou au monde et comme s'identifiant<sup>32</sup> dans une *expérience* in-finie de non-identité à soi – *l'ex-peau-sition* même! *L'ex-appropriation* même! *L'ex-cription* même! C'est-à-dire la passion nancienne «d'une peau d'écriture»<sup>33</sup>. En effet, la passion du sens de Nancy, chez Nancy et selon Nancy<sup>34</sup>, sa passion du sens ou du toucher, du juste toucher au sens, n'est que sa passion *et* de l'écriture *et* de soi, de soi-même comme un autre, dans l'in-fini (l'infiniment fini) de sa passion de bien toucher à la langue – de bien toucher à la langue *de* l'autre qui, dans sa

<sup>28</sup> «Avant la greffe, avant même que je sache que mon cœur était malade, j'ai été invité à parler du corps dans un colloque aux Etats-Unis. J'ai envoyé un texte que je trouvais raté. Je faisais du corps un objet, alors qu'il faut justement arriver à parler depuis lui, ce que j'ai tenté de faire dans *Corpus*, livre qui m'a été commandé en 1990 quand je savais qu'il faudrait me greffer. Je l'ai écrit avant et après la greffe. *Le corps est un lieu. Je suis partout où est mon corps. Mon corps est dans mes écrits. Une écriture, une pensée, c'est un corps. [...] Le corps est un dehors.* La greffe m'a ouvert à ce dehors», Jean-Luc Nancy entretien «Jean-Luc Nancy – penseur du corps, des sens et des arts» [www.telerama.fr/idees](http://www.telerama.fr/idees).

<sup>29</sup> «Toute sa vie, le corps est aussi un corps mort, le corps d'un mort, de ce mort que je suis vivant.», *ibid*, p. 17.

<sup>30</sup> Cf. *ibid*.

<sup>31</sup> «On ne peut pas parler du corps sans en parler comme d'un autre, un autre indéfiniment autre, indéfiniment dehors.», Jean-Luc Nancy, «De l'âme» in *Corpus* (2006), p. 128.

<sup>32</sup> *Ibid*, p. 92.

<sup>33</sup> Jean-Luc Nancy, *Une Pensée Finie*, p. 293.

<sup>34</sup> Pour la question du sens ou de notre condition d'être exposés à l'abandon du sens qui, quand à lui, est toujours à l'abandon, cf. Jean-Luc Nancy, *Le Sens du Monde*, p. 11-12.

bien singulière précédence, se trouve être le corps étranger de notre propre étrangeté. Mais, remarquons-le aussi, de bien toucher à la langue *de* l'autre au sens de venue de l'autre, comme *la* venue même de l'autre *comme autre* – le génitif (*de*) ne signifiant pas ici tant la propriété que la provenance, tel que Jacques Derrida le remarque dans *Le Monolinguisme de l'Autre*<sup>35</sup>, notamment. Or, comme Jacques Derrida – et d'ailleurs comme Jean-Luc le dit lui-même au sujet de Derrida (dans «Sens Elliptique»<sup>36</sup>) –, Jean-Luc Nancy n'aura pas censé d'inscrire la présence du corps étranger ou du corps perdu sur la limite du langage – sur «ce corps étranger qui est le corps de notre étrangeté»<sup>37</sup>. C'est dire que chez Nancy [de même que chez Levinas<sup>38</sup> et Derrida<sup>39</sup>] «le» corps ou ledit sujet incarné n'est pas, n'est absolument pas un concept biologique – la nature ou le biologique étant lui-même chez-lui d'avance soumis et d'avance exposé nu (*ex-peau-sé*) au langage, à la précédence du langage qui d'avance le circonscrit, le cicatrise et le tatoue dans le geste même de son *ex-appropriation* in-finie en mettant à nu et en scène sa passivité et sa susceptibilité absolues. Sa susceptibilité de peau nue toute exposée, «pliée, repliée, dépliée, multipliée, invaginée, exogastrulée, orifi-

<sup>35</sup> Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'Autre*, Galilée, Paris, 1996, p. 127.

<sup>36</sup> Jean-Luc Nancy, «Sens Elliptique» in *Une Pensée Finie*, p. 294-295.

<sup>37</sup> Ibid, p. 295.

<sup>38</sup> Levinas parlera, lui aussi, d'un sujet «mal dans sa peau» pour dire la passivité extrême d'un sujet incarné exposé à la maladie, à la souffrance, à la mort, pour qui le corps n'est que la condition même du *pour-l'autre* et du *porter l'autre*, voire la *substitution à l'autre* qui caractérise *l'incondition* du sujet éthique au temps d' *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* (1974). En effet, chez Levinas la «récurrence» ne décrit que la scène où un sujet a l'autre «dans sa peau» ou «sous sa peau» – sans l'aliéner, l'autre se trouve être sa peau même ou son cœur: «Récurrence qui est "incarnation" et où le corps par lequel le donner est possible rend *autre* sans aliéner, car cet autre est le cœur – et la bonté – du même, l'inspiration ou le psychisme même de l'âme.» (*Autrement qu'être ou au-delà de l'Essence*, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht/Boston/London, 1988, p. 139.)

<sup>39</sup> Que l'expérience de l'identification (dite subjective), en tant qu'expérience in-finie de non-identité à soi, par le biais de *l'ex-appropriation* (elle aussi in-finie) de la langue (de l'autre) passe, elle aussi, par le corps, qu'elle circonscrit, Derrida le rappelle partout dans son œuvre – je ne rappellerai ici qu'un de ses moments: c'est dans *Schibboleth* (Galilée, Paris, 1986, p. 44-45) lorsque Derrida évoque l'épisode où les Ephraïmites, vaincus qu'ils l'avaient été par l'armée de Jephthah, étaient demandés, en passant la rivière par laquelle ils pourraient s'enfuir, de dire *Schibboleth* – or, ils étaient connus pour leur incapacité à prononcer correctement le *shi* de *schibboleth*: ils disaient *sibboleth* et, sur cette frontière invisible entre *shi* et *si*, ils se dénonçaient à la sentinelle – ils dénonçaient leur différence en se rendant indifférents à la différence diacritique entre *shi* et *si*. Ce qui, outre le fait que la parole circonscrit donne accès à l'alliance, à la communauté, au partage de la langue dans la langue, montre que notre *ex-appropriation* de la langue circonscrit autant la langue que le corps dudit sujet parlant.



cée, évasive, invasive, tendue, relâchée, sidérée, liée, déliée.»<sup>40</sup>, écrit Nancy. Écoutons-le nous le dire encore – d’abord dans *Une Pensée Finie* (1990), ensuite dans *Corpus* (1992):

«[...] [le sens] est la passion d’une peau d’écriture. Il s’écrit sans cesse à même la peau, corps à corps, à corps perdu. [...] Écriture épidermique, mimique des mouvements, des contorsions, des altérations d’une peau de sens tendue et perforée, intacte et performée, mimique de l’écriture qui n’imite rien, aucun sens qui lui soit donné. On écrit toujours éperdu d’une souveraine, sublime Mimesis du Sens, et de son Style inimitable, on écrit toujours mimant les gesticulations, les danses de l’insensé, à corps perdu.»<sup>41</sup>

Et dans *Corpus*:

«C’est depuis les corps que nous avons, à nous, les corps comme nos étrangers. Rien à voir avec dualismes, monismes ou phénoménologies du corps. Le corps n’est ni substance, ni phénomène, ni chair, ni signification. Mais l’être-excrit.

(Si j’écris, je fais des effets de sens – je place tête, ventre et queue – et je m’écarte donc des corps. *Mais justement*: il faut ça, il faut une mesure infinie, toujours retracée de cet écart. L’excription passe par l’écriture – et certainement pas par des extases de la chair ou du sens. Il faut donc écrire, depuis ce corps que nous n’avons pas, et que nous ne sommes pas non plus: mais où l’être est excrit.

– Si j’écris, cette main étrangère est déjà glissée dans ma main qui écrit.)»<sup>42</sup>

La pensée nancyenne du corps *relevant* singulièrement tout autant les dualismes de «l’âme» et du «corps» (à Descartes) que les monismes qui les unifient, de même qu’elle relève les significations et les symboliques culturelles ou psychanalytiques du corps, tout autant que les philosophies (phénoménologies) du «corps-propre» et les onto-théo-idéologies de *l’immédiateté* et *l’indivisibilité* du toucher charnel ou spirituel<sup>43</sup>, il n’y a donc plus chez Nancy un corps, un corps soi-disant propre qui *réfléchirait*, exprimerait ou exposerait une âme, une intériorité, une spiritualité ou bien une pensée, «le»

<sup>40</sup> Jean-Luc Nancy, *Corpus*, p. 16.

<sup>41</sup> Jean-Luc Nancy, *Une Pensée Finie*, p. 293-294.

<sup>42</sup> Jean-Luc Nancy, *Corpus*, p. 20.

<sup>43</sup> «Mais il ne faut donc pas faire au “toucher” un crédit trop simple, et surtout pas croire qu’on viendrait à toucher *le sens* de “toucher” en tant qu’il fait limite au(x) sens. C’est une tendance assez ordinaire des idéologies du “corps” les plus robustes, c’est-à-dire les plus grossières (le genre “pensée musclée”, ou “pensée sacré-cœur”, le fascisme vitalo-spiritualiste – avec, sans doute, sa réelle et secrète horreur des corps).», *ibid*, p. 40-41.



corps étant lui-même cette *animation* ou cette pensée *en différence*<sup>44</sup>: «le» corps n'est plus tenu par un ensemble de muscles ou par une chair, ni même, s'agissant de Nancy, par une *peau* en tant que simple *surface* protectrice recouvrant un organisme. Non, pas du tout. Chez Nancy, «le» corps n'est que *la pensée* ou<sup>45</sup> *l'écriture adressée* saisie comme *en situation*, comme *en location*, c'est-à-dire, et dans le dire même de Nancy à l'allure très spinozienne, «le» corps n'est que l'«étendue [...] de l'âme»<sup>46</sup>, «l'étendue de psyché»<sup>47</sup>, voire «l'âme qui se sent corps»<sup>48</sup> ou bien, et encore et autrement dit, «le» corps n'est finalement que «la pensée-en-corps»<sup>49</sup>, «la pensée que le corps est lui-même»<sup>50</sup>: chez Nancy, «le» corps n'est que «l'«ici-maintenant» de l'être à: de l'être-à-soi, à l'autre, au-monde [approche, rapport, pulsion, passion, passage, élan, tension, transe, direction, adresse, ouverture (absolue<sup>51</sup>), désir, ex-appropriation, touche, accès, envoi, renvoi, ex-peausition,

<sup>44</sup> «Corps veut dire très exactement l'âme qui se sent corps, [...] le dedans qui se sent dehors.», *ibid.*, p. 121-122. Et *De l'Âme* (p. 113) réitère: «L'âme [...] ne représente pas autre chose que le corps, mais bien plutôt le corps hors de soi, ou cet autre que le corps est pour lui-même et en lui-même, par structure.»

<sup>45</sup> Dans un entretien avec Juliette Cerf intitulé «Jean-Luc Nancy, penseur du corps, des sens et des arts» (Télérama n° 3261), Jean-Luc Nancy d'avouer: «Le corps est un lieu. Je suis partout où est mon corps. Mon corps est dans mes écrits. Une écriture, une pensée, c'est un corps. [...] Le corps est un dehors.»

<sup>46</sup> *Corpus*, p. 100.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>51</sup> Il faudra pourtant bien remarquer la radicalité du registre *hyper-passive* et *ab-solue* de cette autre *ouverture* au *dehors* ou bien au *hors* – je rappellerai, à ce sujet, la remarque qu'Emmanuel Levinas a fait dans «Sans identité» (1970) qui, à mon avis, va absolument à l'encontre du sens de *l'ouverture* chez Jean-Luc Nancy: «Tout humain est dehors, disent les sciences humaines. Tout est dehors ou tout en moi est ouvert, Est-il certain que dans cette exposition à tous les vents, la subjectivité se perde parmi les choses ou dans la matière? La subjectivité ne signifie-t-elle pas précisément de par son incapacité de s'enfermer du dedans? L'ouverture peut en effet s'entendre en plusieurs sens.

Elle peut d'abord signifier l'ouverture de tout objet à tous les autres, dans l'unité de l'univers régi par la 3<sup>ème</sup> Analogie de l'expérience de la *Critique de la Raison Pure*.

Mais le terme d'ouverture peut désigner l'intentionnalité de la conscience – une extase dans l'être. Extase de l'ek-sistence, selon Heidegger, animant la conscience, laquelle est appelée, par l'ouverture originelle de l'essence de l'être (du *Sein*), à un rôle dans ce drame de l'ouverture. [...] L'extase de l'intentionnalité se trouverait ainsi fondée dans la vérité de l'être, dans la parousie. [...]

Mais l'ouverture peut avoir un troisième sens. Ce n'est plus l'essence de l'être qui s'ouvre pour se montrer, ce n'est pas la conscience qui s'ouvre à la présence de l'essence ouverte et confiée à elle. L'ouverture, c'est la dénudation de la peau exposée à la blessure

*ad-oration*, ...], bref le «*hoc est enim*» de la culture/civilisation occidentale signé-Nancy, le philosophe de *la naissance l'in-finie à soi*<sup>52</sup>, *au monde* ou *à la présence* (comme une *mourance in-finie*<sup>53</sup>) pour qui, dans son étrangeté ou dans son altérité foncières, «le» corps n'est que le *lieu*, le *là* ou l'*ici* de *l'avoir-lieu* du sens<sup>54</sup> et de l'existence, son *archi-tectonique* – *l'archi-tectonique du sens ou du corps*<sup>55</sup> dans son *aréalité*<sup>56</sup>.

C'est dire, disons-le tout de suite, que *l'expeausition* du corps chez Nancy n'est que la «modulation spacieuse»<sup>57</sup> ou le mouvement d'ouverture absolue qui, en donnant à chaque pas lieu à l'existence, rompt avec la bipolarité oppositionnel, dialectique ou non, entre l'intérieur et l'extérieur, entre le dedans et le dehors, entre le propre et l'étranger, entre l'âme et le corps, pour suggérer que ladite intériorité se vide, se dépose et, hétéro-auto-affectée, s'expose à la surface, comme cette surface même, comme cette peau de pure surface – c'est-à-dire comme un certain fond d'absence –, de même que l'âme s'expose *dans* le corps, à même «le» corps, qui n'est plus tenu ni par l'obstacle opposé à l'âme, ni par le tombeau qui l'emprisonne, mais par le *lieu* même de l'avoir-lieu de *l'ex-istence* qui, comme Nancy le remarque, «a pour essence de n'avoir point d'essence.»<sup>58</sup> Le corps *étant* l'être de l'existence<sup>59</sup> – sa tension et son extension ou son espacement.

Avant d'approcher de plus près cette *expeausition* du corps comme l'aséité même du «sujet» chez Nancy, voire comme sa déconstruction du sujet incarné, écoutons Jean-Luc Nancy remarquer le lien intrinsèque qu'il y a chez lui entre *penser/peser/toucher/écrire* «le» corps dans son in-condition de lieu sans lieu, de lieu *aréal* de *l'ex-istence* (la peau même en tant que peau de la peau) dans le sillage repensé soit du paganisme obstiné ou sublimé du

---

et à l'outrage. L'ouverture, c'est la vulnérabilité d'une peau offerte», E. Levinas, *op. cit.* in *Humanisme de l'Autre Homme*, Fata Morgana, Montpellier, 1972, p. 103-104.

<sup>52</sup> «[...] l'esprit qui s'éveille est l'esprit lui-même, tout simplement. Il n'est qu'éveil toujours recommencé. Freud affirme que la naissance dure toute la vie.», J.-L. Nancy, *L'Adoration*, Galilée, Paris, 2010, p. 9.

<sup>53</sup> «Le sens, c'est l'existence qui chaque fois est à naître et à mourir (à naître, c'est-à-dire à mourir: à ne pas se revenir).», Jean-Luc Nancy, *Une Pensée Finie*, p. 21.

<sup>54</sup> «Ni antérieur, ni postérieur, le lieu du corps *est* l'avoir lieu du sens, absolument. L'ab-solu est le détaché, le posé-à-part, l'étendu, le partagé.», Jean-Luc Nancy, *Corpus*, p. 103.

<sup>55</sup> «*Le corps est l'archi-tectonique du sens*.», *ibid*, p. 25.

<sup>56</sup> Néologisme créé par Nancy à partir du vieil mot «aréalité» pour suggérer le «réel aréal» (d'«aire», «area») où s'articule *l'archi-tectonique*, c'est-à-dire les ex-tensions, les espacements, les écartements du corps, cf. Jean-Luc Nancy, *ibid*, p. 39-40.

<sup>57</sup> *Ibid*, p. 16.

<sup>58</sup> *Ibid*.

<sup>59</sup> Cf. *ibid*, p. 17.

«*hoc est enim*» de l'Occidentalité, soit du très célèbre mot de la Note Posthume de Freud que Nancy tient par le mot «le plus fascinant, et peut-être [...] le plus décisif»<sup>60</sup> de Freud – un mot qui manifestement fascine et hante Nancy: «*Psyche ist ausgedehnt: weiss nichts davon.*» («*La psyché est étendue: n'en sait rien.*» C'est-à-dire», précise Nancy, «que la «psyché» est *corps*, et que c'est précisément ce qui lui échappe, et dont (peut-on penser) l'échappée ou l'échappement la constitue en tant que «psyché», et dans la dimension d'un ne-pas-(pouvoir/vouloir)-se-savoir.»<sup>61</sup>)

Écoutons donc Nancy:

« [...] *qu'appelle-t-on penser, si penser c'est penser les corps?* Quel rapport, par exemple, de cette pensée à la peinture? Et au toucher? Et à la jouissance (et à la souffrance)? [...] »

[On remarquera plus loin, dans le 2<sup>ième</sup> paragraphe de notre exposé, que Nancy nous donne à penser *l'expeausition* par le biais de la peinture qu'il tient par «l'art des corps»<sup>62</sup> parce qu'elle ne connaît que la peau, elle est peau de part en part», et parce que la *carnation* y est un autre nom pour la *couleur locale* – *couleur locale* au sens pictural, justement, c'est-à-dire, et dans le dire même de Nancy, comme «la vibration, l'intensité singulière – elle-même changeante, mobile, multiple – d'un événement de peau, ou d'une peau comme lieu d'événement d'existence.»<sup>63</sup>]

Écrire: toucher à l'extrémité. Comment donc toucher au corps, au lieu de le signifier ou de le faire signifier? [*Et c'est là, remarquons-le, toute la singularité de l'idiome de Nancy*] On est tenté de répondre à la hâte, ou bien que cela est impossible, que le corps, c'est l'ininscriptible, ou bien qu'il s'agit de mimer ou d'épouser le corps à même l'écriture [...] Écrire n'est pas signifier. On a demandé: comment toucher au corps? [...] Mais ce qu'il faut dire, c'est que cela – toucher au corps, toucher le corps, *toucher* enfin – arrive tout le temps dans l'écriture.

Cela n'arrive peut-être pas exactement *dans* l'écriture, si celle-ci a un «de-dans». Mais en bordure, en limite, en pointe, en extrémité d'écriture, *il n'arrive que ça*. Or l'écriture a son lieu sur la limite. [...]

Il n'arrive donc rien d'autre à l'écriture, s'il lui arrive quelque chose, que de *toucher*. Plus précisément: de toucher le corps (ou plutôt, tel et tel corps singulier) *avec l'incorporel* du “sens”.

Et par conséquent, de *rendre l'incorporel touchant*, ou de faire du *sens* une

<sup>60</sup> Jean-Luc Nancy, *Corpus*, p. 22.

<sup>61</sup> Ibid.

<sup>62</sup> Ibid, p. 17-18.

<sup>63</sup> Ibid, p. 17.

touche. [...]

Écrire touche au corps, par essence. [...] L'écriture touche au corps *selon la limite absolue* qui sépare le sens de l'une de la peau et des nerfs de l'autre. Rien ne *pass*e, et c'est là que ça touche...»<sup>64</sup>

«Rien ne *pass*e, et c'est là que ça touche...» – c'est là, *ailleurs là*, c'est-à-dire *là* mais *là au-delà*, à la limite, à l'écart *et* du mot *et* de l'écrit *et* du corps que *ça* touche, *ex*-pose et partage le «*je/nous*» du penseur-philosophe-écrivain (de même que le *je/nous* du lecteur<sup>65</sup> ou du simple existant «en chair et en sang»<sup>66</sup> que *nous* sommes), oserais-je dire pour reprendre le fil que je cherche à faufiler ici depuis l'*incipit* de mon exposé – ce «*corpus ego*»<sup>67</sup>, ce «*je/nous*» qui tisse et signe l'«écriture épidermique»<sup>68</sup> de Nancy et qu'en même temps elle pense et nous donne à penser au-delà de la propriété ou de l'égoïté n'étant pourtant pas *exactement* celui de la phrase liminaire que j'ai commencée par citer ici, en guise d'aphorisme, et que je rappelle une fois de plus: «voilà comment *nous* l'avons inventé, (ledit *corps*)». En effet, ce «*nous*»-*ci* n'est pas (*encore*) cet autre mot du lexique philosophique de Jean-Luc Nancy<sup>69</sup> pour dire *et* le «*nous*» de notre existence «en commun» ou de notre partage du sens *et* combien «*nus* sommes»<sup>70</sup>, combien dénués, combien dépouillés, combien griffés et partagés, et donc combien *ex-peausés*, *nous* sommes désormais – à *nous-mêmes*, ou plutôt à *nous autres*, de même qu'aux *autres autres* et au *monde* comme à l'extériorité et *par* l'extériorité la plus absolue. Non, *pas encore*. «*Nous*», c'est *ici*, dans ma citation liminaire de *Corpus* (1992), «*nous*» les héritiers du «*hoc enim est corpus meum*» chrétien, du «ceci est mon corps», c'est-à-dire «*nous*», l'Occident, «*nous*», la vieille culture de l'Occident qui, Nancy le rappelle souvent partout dans son œuvre<sup>71</sup>, est de son nom même une chute qui

<sup>64</sup> Ibid, p. 18, 12-13.

<sup>65</sup> «Écrire, lire, affaire de tact.», *ibid*, p. 76.

<sup>66</sup> Ibid, p. 8.

<sup>67</sup> «Non pas le corps de l'«ego», mais *corpus ego*, «ego» qui n'est «ego» qu'articulé, s'articulant comme l'espace, la flexion, voire l'inflexion d'un *lieu*. L'énonciation d'«ego» n'a pas seulement lieu. Bien plutôt, elle *est lieu*. Elle n'est que localisé: *ego* = *ici* (du coup, dislocation: *ego* s'est aussi bien posé *là*, déposé *là-bas*, à distance d'articulation)», *ibid*, p. 25-26.

<sup>68</sup> Cf. Jean-Luc Nancy, «Sens Elliptique» in *Une Pensée Finie*, p. 294.

<sup>69</sup> Jean-Luc Nancy, *L'Oubli de la Philosophie*, Galilée, Paris, 1986, p. 97 ss.

<sup>70</sup> Cf. Jean-Luc Nancy, Federico Ferrari, *Nus sommes. La Peau des Images*, Klincksieck, 2002.

<sup>71</sup> Cf. Jean-Luc Nancy, *L'Oubli de la Philosophie*, p. 68-73; *Corpus*, p. 10; *Le Sens du Monde*, p. 14-17; *Une pensée Finie*, p. 65-69;

traîne à même dans sa *chute sacrificielle*<sup>72</sup> des mots aussi pesants et aussi indispensables que figés, inexacts et trompeurs – des mots qu'il faut donc entourer de guillemets, aérer, re-toucher et re-penser, tel que Nancy le fait, afin de leur offrir la chance d'une re-naissance infinie et d'une jeunesse à chaque pas retrouvée et réaffirmée: des mots tels que «je», «nous», «âme», «esprit», «cœur», «sens», «monde», «existence», «être», «écriture», «communauté», «expérience», «ontologie», «vérité», «Dieu», «toucher», «baiser», «pensée», «démocratie», «politique», «sujet», «raison», «art», ... et «corps», justement et par exemple et notre exemple par excellence ici maintenant, ce «mot *en trop*»<sup>73</sup> de tout langage ou ce mot de «rien» qui, dans le dire de Nancy, «à lui seul, impose une dureté sèche, nerveuse, qui claque les phrases où on l'emploie.»<sup>74</sup> Or, en *héritier* digne du nom ou en *penseur-philosophe* – et je dirai tout de suite ce qu'on doit entendre sous ces mots –, c'est bien ce claquage, c'est bien cette déchirure dans le phrasé du tissage de l'Occident que, comme son extrémité la plus extrême et oubliée, son envers ou la maille tombée de sa tapisserie, Jean-Luc Nancy (y) faufile et y remarquera dans sa passion de toucher au sens, au corps et au corps du sens – c'est-à-dire à corps perdu. À corps perdu, oui, certes, mais à corps autrement perdu qu'il ne l'aura pas été par l'Occident – et autrement perdu maintenant, chez Nancy, parce qu'*excrit*.

En effet, chez Nancy, le corps n'est pas perdu parce que perdu dans l'extériorité d'une présence «matérielle», «physique», «réelle» ou «concrète». Non. Pas du tout. Le corps est désormais perdu de même que perdue l'est désormais la présence pleine de sens – le corps est maintenant désormais perdu pour toutes les modalités matérielles, idéales ou spirituelles de la présence pleine de sens. Ce corps perdu ou en perdition, toujours en perdition, faisant un avec la passion de l'écriture de Nancy dans son corps à

<sup>72</sup> «L'Humanité entière, ou peu s'en faut, a pratiqué quelque chose que nous nommons "le sacrifice". Mais l'Occident repose sur une autre fondation, dans laquelle le sacrifice est dépassé, surmonté, sublimé ou relevé d'une manière singulière. (Est-ce à dire qu'il est lui-même sacrifié? [...]). Il faudrait ici convoquer une autre représentation: l'image de cette petite dizaine de siècles pendant laquelle, en bordure puis au centre de la fondation occidentale, le sacrifice se dégage de lui-même, s'allège, se transfigure ou se retire. Cela se passe chez les Prophètes d'Israël, chez Zoroastre, Confucius, Bouddha, et cela se passe enfin dans la philosophie et dans le christianisme. A moins qu'il ne convienne de dire que cela s'accomplit *comme* philosophie et *comme* christianisme, ou, si l'on préfère, comme l'onto-théologie. Rien, peut-être, ne désigne plus nettement (quoique obscurément) l'Occident, que cette assumption, ou subsomption, dialectique du sacrifice.», Jean-Luc Nancy, «L' Insacrifiable» in *Une Pensée Finie*, Galilée, Paris, 1990, p. 66-67.

<sup>73</sup> Jean-Luc Nancy, *Corpus*, p. 21.

<sup>74</sup> Jean-Luc Nancy, *Corpus*, p. 21.

corps passionné avec la langue qui, par structure ou par condition, ne peut que le perdre dès qu'elle le touche dans *chaque événement de signature* du penseur-philosophe.

Et dans *chaque événement de signature* car pour Nancy – comme d'ailleurs pour Jacques Derrida<sup>75</sup> – la signature est la venue chaque fois singulière du sens: raison pour laquelle «le tracé de cette signature est-il toujours un *corps*, une *res extensa* en tant qu'extension – aréalité, tension, exposition – de sa singularité. Corps exposé: ce n'est pas la mise en vue de ce qui, tout d'abord, eût été caché, renfermé. Ici, l'exposition est l'être même, et cela se dit: l'exister. Exposition: signature à même la peau, comme la peau de l'être. L'existence est son propre tatouage.»<sup>76</sup>

Et nous disions «par structure ou par condition» – ce corps perdu faisant un avec la passion de l'écriture de Nancy dans son corps à corps passionné avec la langue qui, *par structure ou par condition*, ne peut que le perdre dès qu'elle le touche dans *chaque événement de signature* du penseur-philosophe – afin de rappeler le registre paradoxal ou contradictoire de l'écriture qui ne peut que *perdre* ou *effacer à sauver* ce qu'elle touche et trace ou inscrit – si l'écriture perd bien le corps, «s'y perd elle-même corps perdu, c'est», précise Nancy, «dans la mesure où elle inscrit sa présence au-delà de tous les modes reçus de la présence. Incrire la présence, ce n'est ni la (re)présenter. Ni la signifier, c'est laisser venir, advenir et survenir ce qui ne se présente que sur la limite où l'inscription elle-même se retire (où elle s'*excrit*)»<sup>77</sup>.

Maintenant, afin d'essayer de *discerner* la signature nancienne, la *nancynature* du «*hoc est enim*» du «*hoc est enim corpus meum*» tout en remarquant la différence du corps perdu, *et* dans l'Occidentalité, *et* chez Nancy, en signalant en même temps l'inclination nancienne du Principe de(dé)Raison de l'Occident qui trament les pensées du «corps propre» vers le principe de son *ex-appropriation* en y introduisant le temps, l'espacement du temps, le dehors absolu, l'autre ou la mort, demandons-nous comme en re-commençant: Comment donc le vieil Occident a-t-il pensé, voire a-t-il inventé «le corps»? Eh bien, à corps perdu, à son corps défendant: il l'a laissé tomber (à terre), il l'a oublié, jeté, rejeté, dénié, objectivé, réifié, idolâtré, sublimé, sacrifié – soustrait, qu'il le fut, à la pesée

<sup>75</sup> «[...] la ponctualité présente, toujours évidente et toujours singulière, de la forme de signature. C'est là l'originalité énigmatique de tous les paraphes.», J. Derrida, *Marges de la Philosophie*, Minuit, Paris, 1972, p. 391.

<sup>76</sup> Jean-Luc Nancy, «Le Sens, le Monde, la Matière» in *Le Sens du Monde*, p. 98.

<sup>77</sup> Jean-Luc Nancy, «Sens Elliptique» in *Une Pensée Finie*, p. 294.

de sa nudité<sup>78</sup> *comme telle* (d'une *nudité* pourtant plus nue que la nudité même en tant que simple déshabillée qui, comme la beauté, déjà habille et dessine une forme!), «le» corps, dit Nancy, est devenu «hostie». Plus encore: dans le registre onto-théologique qui homo-hégémoniquement se trouve être le sien, l'Occident n'a pas seulement oublié et rejeté, pas seulement dénié, objectivé, réifié et sacrifié le corps – il a en plus sacrifié son sacrifice<sup>79</sup>: cette dénégaration et ce sacrifice s'accomplissant selon Jean-Luc Nancy comme Christianisme (d'où aussi sa «Déconstruction du christianisme»<sup>80</sup> en tant que singulier «devenir-athée du christianisme»<sup>81</sup> et en tant que déchristianisation du monde) et comme Philosophie tout en décelant le *principe de (dé)raison* qui aura frayé et tissé ce que Nancy nomme la *métaphysique de la signification*, oublieuse, qu'elle est, du *sens* toujours en *retrait* ou en *excès* de sa *signification* – voire toute oublieuse qu'elle est du *sens du sens*. D'un *sens du sens* non pas pourtant dans le sens d'un méta-sens – «il n'y a pas de sens du sens» et, dit Nancy, «cela est adorable»<sup>82</sup>!- mais plutôt comme l'instance a-sémique, a-sémantique qui, dans son excédence absolue ou dans son *rien*, se trouve être la condition *quasi*-hyper-transcendantale-métaphysique ou «ontologique» du sens [au sens nancyen, c'est-à-dire comme une «ontologie» de l'*écart* (l'anagramme de *trace*, tel que Jacques Derrida le rappellera dans «Envois»<sup>83</sup>) ou du corps à «fleur de peau»<sup>84</sup> comme «écriture épider-

<sup>78</sup> «Nous n'avons pas mis le corps à nu: nous l'avons inventé, et il est la nudité, et il n'y en a pas d'autre, et ce qu'elle est, c'est d'être *plus étrangère* que tous les étranges corps étrangers.», Jean-Luc Nancy, *Corpus*, p. 11.

<sup>79</sup> «Sacrifice au sacrifice par le sacrifice. [...] Ainsi, la vérité du sacrifice relève, avec «la viande qui périt», le moment sacrificiel du sacrifice lui-même. Et c'est bien pourquoi le dernier caractère du sacrifice occidental est d'être lui-même le dépassement du sacrifice, et son dépassement dialectique et infini. [...] tel est le sens du passage de l'eucharistie catholique, consommée dans la finité d'espèces sensibles, au culte intérieur de l'esprit réformé. Et telle en est la vérité spéculative», Jean-Luc Nancy, *Une Pensée Finie*, p. 72 et 77.

<sup>80</sup> Cf. Jean-Luc Nancy, *La Déclosion, Déconstruction du Christianisme I* (Galilée, Paris, 2005) et *L'Adoration, Déconstruction du Christianisme II* (Galilée, Paris, 2010).

«Déconstruire le christianisme veut dire: ouvrir la raison à sa raison même, voire à sa déraison.», J.-L. Nancy, *L'Adoration*, p. 39.

<sup>81</sup> «[...] il m'importe de souligner ceci: *seules une compréhension et une accentuation du devenir-athée du christianisme (et des autres [religions] [...]) peuvent nous donner accès à une pensée de ce que je désigne comme une décloison de la raison.*», *ibid.*, p. 45.

<sup>82</sup> Jean-Luc Nancy, *L'Adoration*, p. 19.

<sup>83</sup> Jacques Derrida, «Envois» in *La Carte Postale – de Socrate à Freud et au-delà*, Garnier-Flammarion, Paris, 1980, p. 43.

<sup>84</sup> «À peine toucher: effleurer. Le sens effleure, le sens l'effleurent (tous les sens, aussi celui des mots). La *fleur* peut prendre le sens de la «surface» parce qu'elle désigne



mique» ou comme «*ex-criture*» – une «*ex-criture*» qui donnerait de la place à ce qui re-vient sans cesse tout en restant pourtant toujours sans place ou *hors place*<sup>85</sup>, son ouverture absolue – ce que Nancy viendra aussi à nommer *la décloison*, qui intitulera le premier volume de sa *Déconstruction du Christianisme*. Cette *décloison* de la raison n'étant que le geste d'«ouvrir la raison à sa raison même, voire à sa déraison.»<sup>86</sup> À l'incommensurable et à l'intouchable de «son» au-delà ou de «son» «ailleurs». Ou bien alors le geste de «raisonner la raison» car, comme le dit Derrida juste à la fin de *Voyous* (2003), pour raison garder, la «raison doit se laisser raisonner»<sup>87</sup>. Donnons une fois de plus le mot à Jean-Luc Nancy – c'est l'incipit de *Corpus*:

«*Hoc est enim corpus meum*: nous provenons d'une culture dans laquelle cette parole rituelle aura été prononcée, inlassablement, par des millions d'officiants de millions de cultes. Dans cette culture, tous la (re)connaissent, qu'ils soient ou non chrétiens. [...]

C'est notre *Om mani padme...*, notre *Allah ill'allah...*, notre *Schema Israël* ... Mais l'écart de notre formule mesure aussitôt notre différence la plus propre: nous sommes obsédés de montrer un *ceci*, et de (nous) convaincre que ce *ceci*, *ici*, *est* ce qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni *ici*, ni *ailleurs* – et que *ceci est cela* non pas de n'importe quelle manière, mais *comme son corps*. Le corps de *ça* (Dieu, absolu, comme on voudra), et que *ça a un corps* ou que *ça est un corps* (et donc, peut-on penser, que *ça est le corps*, absolument), voilà notre hantise. Le *ceci* présentifié de l'Absent par excellence: sans relâche, nous l'aurons appelé, convoqué, consacré, arraisonné, capté, voulu, absolument voulu. Nous aurons voulu l'assurance, la certitude sans mélange d'un *VOICI*: *voici*, sans plus, absolument, *voici*, *ici*, *ceci*, *la même chose*. [...]

Et toutes les pensées du «corps propre», laborieux efforts pour réapproprier ce qu'on croyait fâcheusement «objectivé», ou «réifié», toutes ces pensées du corps propre sont des contorsions comparables: elles n'aboutissent qu'à l'expulsion de cela qu'on désirait.

---

la partie extrême et la plus fine de la plante. Il n'y a de sens qu'à fleur de sens. Jamais de fruit à cueillir – mais la *peinture* des fruits comme leur venue sans cesse reprise, remise au monde, à fleur de peau.», Jean-Luc Nancy, *Le Sens du Monde*, p. 132.

<sup>85</sup> Cf. Jean-Luc Nancy, *Corpus*, p. 16-17: «Ce qu'on appelle «écriture» et ce qu'on appelle «ontologie» n'ont à faire qu'à ceci: de la place pour ce qui reste, *ici*, sans place. [...] *l'ontologie du corps* est l'ontologie même. [...] L'ontologie n'est pas encore pensée, en tant que fondamentalement elle est ontologie du corps = du lieu d'existence, ou de *l'existence locale*.».

<sup>86</sup> Ibid, p. 39.

<sup>87</sup> Jacques Derrida, *Voyous*, Galilée, Paris, 2003, p. 217.

L'angoisse, le désir de voir, de toucher et manger le corps de Dieu, d'*être* ce corps et de *n'être que ça* font le principe de (dé)raison de l'Occident. Du coup, le corps, du corps, *n'y a jamais lieu*, et *surtout pas quand on l'y nomme et l'y convoque*. Le corps, pour nous, est toujours sacrifié: hostie.

Si *hoc est enim corpus meum* dit quelque chose, c'est hors de parole, ce n'est pas dit, c'est écrit – à corps perdu.»<sup>88</sup>

\*\*\*

---

<sup>88</sup> Jean-Luc Nancy, *Corpus*, p. 9.

